

Au but et Le Président : une réflexion sur les structures du pouvoir

par Manfred Mittermayer et Jean-Marie Winkler

Si les deux pièces semblent, de prime abord, fort différentes, l'une privilégiant la sphère publique, l'autre étant une sorte de huis clos intime, *Le Président* et *Au but* ont néanmoins en commun une réflexion sur les structures du pouvoir et de la domination.

Il apparaît que le protagoniste du *Président* et sa femme sont avant tout montrés dans leur sphère privée, où ils exercent leur réelle activité de domination l'un sur l'autre, tandis que les actes politiques (dont on notera qu'ils tiennent de la représentation ou du symbolique, comme pour l'oraison funèbre, à l'exception d'une demande de grâce présidentielle refusée afin de donner à l'opinion publique un signe de fermeté en des temps troublés) sont délibérément placés hors champ, en dehors de la scène. Dans *Au but*, c'est la représentation théâtrale mise en abîme, omniprésente dans les propos des divers personnages et référence obligée de l'auteur dramatique mis en scène, qui est systématiquement exclue de la pièce bernhardienne.

On retrouve là une constante du théâtre de Thomas Bernhard, qui s'ingénie à utiliser des ellipses pour ne pas montrer l'essentiel, en ne conservant sur scène que ce qui, pour une dramaturgie traditionnelle, serait accessoire, voire inutile. De même que, dans la version définitive, la mort du Président restera mystérieuse (on ignore les circonstances de ce décès, ainsi que le nom de l'assassin, à moins qu'il s'agisse d'une mort naturelle ?), nul spectateur de Thomas Bernhard ne verra la pièce mise en abîme dans *Au but*, dont tous parlent et qui sert de prétexte à la rencontre de personnages venus d'horizons différents, qui n'auraient pas dû se retrouver sous le même toit.

On retrouve des procédés semblables dans *La Force de l'habitude*, où la réalisation parfaite de *La Truite* de Schubert n'aura jamais lieu, ou dans *Le Faiseur de théâtre*, où la représentation de la pièce mise en abîme, *La Roue de l'histoire*, est annulée au dernier moment en raison de l'inquiétant incendie du presbytère.

La dramaturgie bernhardienne se nourrit de ces instants creux, du vide événementiel et existentiel, que seuls les mots permettent de couvrir ou de surmonter, l'espace d'un moment, par un fragile acte de parole, là où, de toute façon, les personnages ne sont plus sur scène pour agir. La pièce se situe soit avant, soit après, mais jamais pendant : tout est dans ce décalage, dans ce vide structurel qui offre un loisir paradoxal à l'accessoire, au banal, à l'image du motif omniprésent de l'attente.

Extrait de *Notes sur le théâtre de Thomas Bernhard. Considérations philologiques et spéculatives.*